

REVUE DE PRESSE

L'homme incertain

Stéphanie Chaillou

PRESSE ÉCRITE

Le Matricule des anges, février 2015

Les banques et le silence de Dieu

C'est la parole d'un père, qui rêvait d'un destin autre, que fait entendre le beau premier roman de Stéphanie Chaillou. Lorsqu'on apprécie l'œuvre d'un poète, c'est avec circonspection, voire un peu d'inquiétude, qu'on aborde son premier roman. Cette voix singulière que l'on a aimée, lorsque dégagée des contraintes narratives elle pouvait en toute liberté faire entendre son chant unique, comment va-t-elle se comporter prise dans la nécessité du récit ? Nous avons suivis un parcours de poète, vu, entendu sur scène le riche dialogue qu'elle savait instaurer avec des musiciens, goûté au charme étrange de cette poésie litannique.

De tout cela nous souhaitions retrouver quelque chose. *L'Homme incertain* répond à nos attentes. Cet homme incertain, c'est le père, et les histoires de père, bien souvent, sont touchantes. Le récit qu'il nous livre, un monologue, est celui de sa vie. Toute une vie bien ratée, comme eut dit le regretté Autin-Grenier. Il est passé à côté de son destin. Ses ambitions, ses envies étaient pourtant simples. Cultiver la terre, élever des bêtes, faire vivre de ça toute une famille, être heureux. Mais ce n'est pas suffisant de croire à la « simplicité des choses ». Aussi simples et purs qu'ils soient, les rêves se fracassent contre le mur du réel. Un réel qui, dans ces années soixante-dix s'appelle PAC, comme politique agricole commune, et signifie la fin d'un vieux monde paysan.

Le père est seul. « Pas de responsable, dit-il, il n'y avait que moi. Moi, les banques et le silence de Dieu » Mais est-ce bien la seule raison de la faillite annoncée ? D'où vient que l'on échoue ? Est-ce qu'on porte en soi les germes de son propre désastre ? ' « Il arrive que nous vivions séparés de ce que nous pouvons C'est même le sort de la plupart des hommes, la plupart du temps » dit Deleuze, cité ici en exergue. Le mal ne vient-il pas aussi de ce qu'entre soi et le monde, il y ait « Un léger défaut d'articulation », pour reprendre le beau titre du précédent recueil de Stéphanie Chaillou.

On sait pour avoir lu ses poèmes que c'est dans cet espace du décalage qu'elle aime à s'aventurer. S'il y a en elle quelque chose de Duras, il y a plus encore, dans cette façon qu'a sa langue de creuser dans la douleur quelque chose de Mauvignier, et ce père trouverait sa place parmi tous les hommes cassés chers à l'auteur d'*Apprendre à finir*. S'il n'en peut plus de vivre et s'il ne sait précisément pas finir, il n'a de cesse de revenir sur les chemins où il s'est perdu pour trouver des réponses, pour lui peut-être, pour ses enfants surtout. Littéralement, il cherche ses mots, « des mots corrects qui réussissent à dire les choses ».

Les enfants, c'est l'autre voix du livre. C'est aussi ce qui en fait la force, l'originante étrangeté. En contrepoint du monologue du père, les enfants, d'une seule voix égrènent, de façon purement objective, des morceaux de souvenirs, des bribes de passe. Ce sont instants fugitifs, petits objets, menus plaisirs et autres brimborions qui constituent l'ordinaire et le plaisir des jours. Par exemple « On avait un père, une mère, des ours en peluche, des petits ruisseaux, on avait des larmes, des prières, la route jusqu'au calvaire, on avait des champs, des bêtes, des matins frais, ça existait ». Mis bout à bout, cela donne un poème, le poème de vivre, et cela fait bien sûr le lien avec le travail poétique de Stéphanie Chaillou édité chez Isabelle Sauvage. « Je ne suis pas Édouard Levé », disait-elle en introduction de son précédent recueil, façon malicieuse de nous dire vers qui regarder pour les influences. De Levé, on n'a pas oublié *Autoportrait*. C'est bien de ça dont il s'agit. Un père empêché, des enfants tournés vers les images du passé, c'est le portrait en creux d'une génération perdue qui est un peu la nôtre.

Alain Girard-Daudon

Page des Libraires, février 2015

Des souvenirs d'enfance, heureux, simples et insoucians. Une vie d'adulte, de mari et de père criblée d'échecs. Entre les deux, une frontière invisible, intangible, que Stéphanie Chaillou tente pourtant d'imaginer en livrant le monologue d'un homme qui s'interroge sur son passé et revient sur les moments marquants de sa vie. Une vie que le protagoniste pensait simple, organisée comme un long fleuve tranquille, lorsque, jeune adulte, il rachète une ferme avec sa femme et ses enfants. Ce père aimant ne se doutait pas que la faillite se produirait quelques années plus tard, pour ses 30 ans, aux premières heures de la politique agricole commune. La routine s'installe, le regard des autres, les proches, les amis, ne sont plus que mépris. Et les questions demeurent, jour après jour: y a-t-il une explication concrète à cet enchaînement d'échecs? Comment sauver la face devant ses propres enfants? Comment sortir d'une telle situation, si tant est qu'il existe une solution? L'auteure aborde ces thèmes en utilisant une écriture élégante et délicate. Une réussite.

INTERNET

Lesmotsdelafin, le 2 février 2015

<https://lesmotsdelafin.wordpress.com/2015/02/02/lhomme-incertain-stephanie-chaillou/>

L'homme incertain – Stéphanie Chaillou par Nadael

L'homme est âgé aujourd'hui. Le plus gros de sa vie est derrière lui mais il n'est pas tranquille pour autant. Ses enfants l'interrogent, veulent savoir, souhaitent comprendre... la cassure. Celle qui l'a tant affaibli. Alors, l'homme se retourne sur son passé, se remémore la période la plus terrible de son existence, celle où tout a basculé. En quête d'un sens, d'une vérité. Entre pudeur et honte, entre chagrin et incertitude, il se raconte, il se dévoile enfin, pour ses enfants.

L'homme avait des rêves simples, humbles. Comme ses parents, il voulait être paysan. Avoir une ferme, des champs tout autour, une femme à ses côtés, des rires d'enfants. Il eut tout cela... jusqu'au jour où son exploitation agricole fit faillite, en 1977. Et là, c'est la dégringolade. L'endettement. La déchéance. Le rêve d'une vie qui s'envole, le bonheur avec. Les petits boulots qui s'enchaînent. Les enfants qu'on préserve. La précarité qui s'installe, insidieuse. Les sous qu'il faut compter. Le regard des gens. Une souffrance qui grandit à l'intérieur. Un constat d'échec. Une impuissance...

L'homme vieillissant, poussé par sa progéniture, trouve à présent les mots pour dire son ressenti, ses émotions d'alors, le chemin qu'il a parcouru et trouve une issue à tout cela. Sa conscience s'éveille au fur et à mesure de son monologue, et le lecteur l'accompagne, souffre avec lui, retient son souffle, écoute le chœur – le cœur – de ses enfants qui d'une seule voix chante les souvenirs anciens faits d'odeurs et de couleurs, de courses échevelées, de ruisseaux, d'éclosions, d'oiseaux, de lapins, de crêpes, de vaches, de chèvres, de vent, de vagues, de jeux, de cris, de baignades, de balades à vélo, de printemps, d'étés, d'automnes, d'hivers, d'une maison, d'une cour, d'un chien... et surtout d'un père et d'une mère. Des petits bouts d'une enfance heureuse. Un chœur qui résonne, des cœurs qui battent sur les mots d'un père, d'un homme qui émerge doucement du désarroi dans lequel il s'était enfoncé.

Un texte fort, une écriture poétique, très orale, presque mélodique. Un homme qui nous ressemble, avec ses failles, ses doutes, ses peurs. Une histoire intime à la portée universelle sur l'existence, ses choix, sa réussite, la condition humaine. Un roman profondément humain, justement. Un roman bouleversant qui remue et émeut. Un coup de cœur, forcément.

« Je ne sais pas ce que les autres hommes pensent de leur vie. S'ils la regardent parfois et s'ils essaient d'en mesurer quelque chose. La portée, la limite. Ce qu'ils ont réussi et ce qu'ils ont raté. S'ils essaient de savoir pourquoi c'est cette direction-là qu'elle a prise, leur vie. Celle-là et pas une autre. S'ils ont rêvé parfois de tout plaquer. Maison, femme, enfants. S'ils ont eu cette tentation-là, un jour, de tout abandonner. Repartir de zéro, faire comme si rien ne s'était passé. Je ne sais pas. Je n'ai jamais parlé de ça avec d'autres hommes. On ne parle pas de ces choses-là entre nous. »

« On enregistrerait, sans le savoir on enregistrerait, les sons, les odeurs, les cris, les mouettes, la mer, le lointain, on disait, demain, demain, on avait un père, une mère, on était petits, quelques centimètres, des kilos, un souffle. »

« Je ne sais pas ce que mes enfants ont perçu de ma vie. De quoi ils se sont rendus compte. S'ils ont senti, ressenti les mouvements qui m'agitaient. Qui agitaient ma femme aussi. Nos pleurs, nos détresses. Les limites de ce que nous touchions avec nos corps, nos esprits, nos larmes. Ce que nous touchions, que nous ne pouvions pas modifier, contre quoi nous butions. Cette expérience que nous faisons, que nous avons faite, de notre échec, nos rêves brisés, la fin des espérances, l'enfermement, la pauvreté. Non, je ne sais pas jusqu'où ils ont senti tout ça. Mais la pensée des mes enfants au cœur de cette vie que nous avons eu. Qui a été la mienne, celle de ma femme aussi. Cette pensée-là me terrifie. Elle me cloue.

« On vivait avec nos yeux, nos hanches, nos poumons. On changeait, on savait pas, le temps passait, on grandissait, il y avait nos corps qui poussaient, des êtres vivants. »

« On avait nos mains, on se les donnait, on se donnait nos mains sur la route, dans la cour, en attendant le car, on se donnait ce qu'on avait, nos mains, nos cœurs, nos billes en verre. »

« Quand je repense à tout ça, maintenant, je me dis que c'est très fragile quelqu'un. Une identité. Ça me frappe, cette fragilité. Cette puissance qui peut se briser d'un coup. Vous êtes là, en cours de vie, en devenir. Vous êtes là, avec les promesses que vous contenez, vos rêves, vos envies. Puis un jour, pour vous, c'est fini. Un jour toutes les promesses que vous vous conteniez ont disparu. Vous ne contenez plus rien, plus aucune promesse. Un jour, vous n'avez rien réalisé. C'est ça qui se passe pour vous. Ça, que vous devenez. Quelqu'un qui n'a rien réalisé, rien fait. »

« On avait un père, une mère, des ours en peluche, des petits ruisseaux, on avait des larmes, des prières, la route jusqu'au calvaire, on avait des champs, des bêtes, les matins frais, ça existait. »

Encres Vagabondes.com le 29 janvier 2015

http://www.encres-vagabondes.com/magazine2/stephanie_chaillou.htm

Une identité. Ça me frappe, cette fragilité. Cette puissance qui peut se briser d'un coup. [...] Vous êtes là, avec les promesses que vous contenez, vos rêves, vos envies. Puis un jour, pour vous, c'est fini.

Dans un long poème déchirant, un homme chante son désespoir, son désarroi, celui d'avoir été spolié de ses terres, de sa ferme, de son métier, de sa passion.

Tout est fini à l'heure présente du chant, la déflagration a eu lieu, il ne reste que le récit de la tragédie où vainement le narrateur se torture pour essayer de comprendre ce qui a bien pu se passer, ce que lui, paysan de naissance, a bien pu commettre pour échouer ainsi. Il voulait simplement être heureux, heureux comme ses enfants qui racontent leurs jeux dans des sortes de comptines qui ponctuent chacune des strophes de cette longue élégie. *On allait à la messe, on pensait à rien, on jouait, on criait, on était là, on était les enfants, on avait des dents, des mains, des pieds, on vivait, on ignorait.* Strophes, on a presque envie de dire, stations, celles d'un long chemin de croix où la victime finit par entrevoir qu'elle n'a pas été punie pour expier d'hypothétiques fautes mais qu'elle a payé un tribut à la PAC, la politique agricole commune.

C'est terriblement beau et terriblement d'actualité. A travers le prisme du monde des paysans, Stéphanie Chaillou nous raconte l'incertitude de notre monde où il ne suffit pas d'être compétent

et courageux pour réussir, où rien n'est acquis, où les hommes sont broyés par un ennemi invisible. *Là, il se passait que le cours des produits agricoles baissait et que je ne gagnais plus ma vie. Il se passait que les prêts que j'avais souscrits auprès des banques, je ne pouvais plus les rembourser. Il se passait qu'une décision avait été prise, je ne savais ni où, ni par qui, ni exactement quand. Et que cette décision me tuait.* Ce chant s'écoule comme le sang d'une blessure, celle que l'on s'inflige à soi-même aussi en reprenant à son compte ce qu'on lit dans les yeux des autres : qu'on a « raté » sa vie. En croyant être le seul à n'avoir pas su faire face à une adversité qu'il n'a pas pu analyser sur le moment mais considérée comme quasi divine, le narrateur culpabilise de ce qu'on lui fait subir, de victime il devient son propre bourreau.

Parce que j'avais toujours pensé que pour les autres, c'était comme pour moi. Qu'ils étaient seuls, absolument seuls. J'avais toujours cru ça. [...] Qu'on ne puisse être, tous, chacun, que cette chose-là. Absolument seul. Moi, seul avec ma honte, mon chagrin, mes regrets. Seul, entouré de ma haine et de mon renoncement. Alors qu'ils étaient des milliers à subir le même sort que lui à la fin des années 70, alors qu'ils sont encore aujourd'hui des milliers, et pas seulement des paysans, à qui l'ont dit, du jour au lendemain, qu'ils ne peuvent plus exercer leur métier, qu'ils ne sont pas rentables, utiles, productifs, lisent-ils encore dans les yeux des autres et les leurs : Pourquoi as-tu échoué ? Cette longue mélodie funèbre nous parle plus largement de la mise à mort de la puissance d'agir des hommes, de son empêchement, comme la citation de Deleuze en exergue nous incite à y réfléchir.

Elle nous interroge aussi sur comment, sans rien renier de sa singularité – *Ce qui a constitué ma vie, ce que j'en sais, ce que j'en ai su, mes espoirs, mon cœur qui battait, l'odeur des primevères quand j'avais huit ans, tous ces moments que personne n'a su, que moi seul je peux connaître, le bruit des flocons quand il neigeait, les yeux des hiboux, l'étoile qui brillait en haut du sapin, les crêpes que me faisait ma mère, la forme des nuages, la pluie qui tombait, les flots, tout ça que j'ai vécu puis oublié, tout ça, n'est qu'à moi, seulement à moi* –, on peut mettre en commun sa révolte. On peut chanter sa vie dans ce qu'elle a d'unique et s'inscrire en même temps dans l'Histoire, dans une dimension plus politique, plus collective, pour que le sentiment d'injustice ne soit pas autodestructeur. *Heureux de savoir que d'autres que moi avaient eu une vie du même nom. Des vies qui portaient aussi ces noms. Parce que cela me rendait moins seul. Cela donnait un contour à ma solitude. L'empêchait d'être infinie.*

LIBRAIRES

Mickaël, libraire Fnac 30 janvier 2015

Le narrateur (un je sans nom) a fait faillite et revient sur sa « descente » aux enfers dans une litanie magnifique qui ressemble au S.O.S. d'un terrien en détresse. L'homme est un paysan. Son rêve ? Avoir une ferme. Sa vie toute entière projetée et articulée autour de ce projet s'effondre quand les premiers signes de faillite pointent leur indicateur sur le rouge et qu'il perd tout. *Un homme incertain* de Stéphanie Chaillou est un chant. Et dans son expression artistique qui rapproche son rythme à celui de la musique et dans son verbe dont la forme est un cahier des charges contre le système agricole et plus largement humain.

Le mot terrien n'est nullement choisi au hasard, il est le limon même duquel l'auteur extrait son narrateur qui dénonce clairement plus allant dans le livre la politique liberticide liée aux exigences

environnementales de la PAC. La romancière prend le parti de donner une voix au monde paysan de jadis, désormais écrasé par les nouvelles réformes. Au-delà du constat de l'éradication sans appel d'un monde l'auteur nous convie à assister au délitement d'une âme humaine, dont les interrogations existentielles débordent le cadre nombriliste pour aller chercher l'universel. En prise avec le réel le narrateur défait sa vie passée et c'est hors champs qu'il regarde tout ça. Extérieur à lui-même comme si il n'habitait pas son corps cependant que ses pensées tournoient, s'enchevêtrent dans un entrelacement de questions réponses qui dressent le constat d'une vie gâchée. Une vie gâchée car édifiée sur la structure unique d'un rêve devenu oui réalité mais qui n'a pas tenu sur la longueur, dévastée par un élément extérieur impossible d'arrêter. Impitoyable machine du progrès dont la modernité concentrique fait table rase du passé en se déployant implacablement.

Si le narrateur perd sa ferme, il y perd surtout son humanité, son droit d'exister, sa légitimité. Ici Stéphanie Chaillou qui n'a pas la plume dans sa poche et peut-être sans avoir l'air d'y toucher, tance à la volée, de haute voltige, haut vertige, la responsabilité humaine dans la disparition d'un tiers. Alors que le narrateur n'a plus rien, qu'il est devenu pauvre, la communauté des hommes ne lui est d'aucun secours et participe de sa marginalisation, accentue son état. Le travail comme valeur supérieure qui conduit au bonheur est, quand il a été le fruit d'un conditionnement, une arme retournée contre soi qui autorise l'annihilation.

De cette mise en apnée intérieure, Stéphanie Chaillou fait remonter toutes les douleurs, les doutes, les côtés sombres de la psyché humaine qui n'assimile même plus sa propre existence et qui porte le nom de mal du siècle. Dans ce tourbillon de déstructuration du je, notre narrateur se débat, sourd peut-être à l'essentiel que pourraient être ses enfants. Leur présence est tel un chœur de pièce de théâtre antique, entonnant les dithyrambes innocents de leur vision des choses. Loin des ténèbres de leur père incapable de tourner son regard vers l'extérieur et par leur regard d'enfant on découvre les joies que procure la terre, le merveilleux d'un quotidien. Telle une ode l'auteur semble exhorter à ce retour à la Nature, nous invite par le biais des enfants à nous y reconnecter. Stéphanie Chaillou éclaire donc sur le positionnement qu'il conviendrait de tenir quand les choses alors ne vont plus. Favoriser les souvenirs positifs plutôt que ressasser ce qui ne va pas, ce qui ne va plus. Peut-être faudrait-il envisager de se détourner de nos échecs pour nous rappeler ce que nous avons réussi, c'est dans cette consolation que nous réchapperons sans nul doute à cette descente aux Enfers qui en soi invite la pulsion de mort.

La romancière emporte ses lecteurs avec un style nerveux, épileptique même, qui épouse parfaitement les convulsions de son narrateur comme privé d'air et de lumière. Son écriture chante véritablement et bat la mesure d'un cœur qui doit se convaincre de se reconstruire. Ainsi

les phrases sont répétées, reprises comme une méthode Coué involontairement mue par un désir de vie. La vie comme un combat impérieux reprend ici son territoire, sa suprématie sur le temps, portée par la voix de ce premier roman de Stéphanie Chaillou, un roman qui donne des envies de beauté.